

« Macbeth » dans les griffes de la finance moderne : superbe !

Opéra. La transposition du Belge Ivo van Hove restitue toute la puissance dramatique de Verdi. Un spectacle d'anthologie.

★★★★

La transposition des personnages de Shakespeare dans l'enfer de la finance new-yorkaise agacera les puristes. Qu'importe, à l'inverse de la musique de Verdi, le livret de « Macbeth » n'a rien d'un chef-d'œuvre. Rarement une mise en scène aura porté avec autant d'intelligence dramatique un tel ouvrage. Dans cette production, les tours de verre remplacent les châteaux en Ecosse, les traders ont pris le pouvoir sur les soldats et les sorcières ont cédé le leur aux analystes financiers. Une fois passé le choc entre les images d'un XXI^e siècle insolent et un livret ancré dans le Moyen Âge, seule compte la dramaturgie adoptée par Ivo van Hove. Le metteur en scène flamand ne se conten-

te pas d'illustrer les atmosphères musicales. Il les précède, les accentue pour caractériser les personnages et maintenir les spectateurs en haleine. Du grand art relayé par une utilisation habile et ludique de la vidéo (Yal Yarden) et une direction d'acteur comme il est rare d'en voir à l'opéra.

Dans la fosse, Kazushi Ono renonce aux facilités, adoptant des tempi parfois lents et une direction parfois rugueuse, une direction à l'image du déroulement implacable des événements sur le plateau. L'orchestre et surtout les chœurs, en grande forme, relaient une baguette qui explore les moindres nuances d'une partition qu'interprète un quatuor de solistes remarquable. Une fois n'est pas coutume. Cueillie à froid par



■ Les indignés campent au bas de la tour comme les paysans dans la forêt de Birnam. Photo Jean-Paul Maurin

un air redoutable, la Lady Macbeth de Iano Tama se reprend au fur et à mesure de la représentation où elle révèle son talent de tragédienne. Evez Abdulla (Macbeth) possède un médium

puissant qui masque les failles dans les aigus. De la graine de baryton verdien. A suivre. Le ténor ukrainien Dmytro Popov (Macduff) et la basse noble Riccardo Zanetello (Banco), appor-

tent leur vitalité et une couleur plus italienne à ce spectacle d'anthologie. ■

Antonio Mafra

Opéra de Lyon jusqu'au 27 octobre – www.opera-lyon.com

Ton fil d'ariane : Home // Classique // Macbeth, plein écran

Macbeth, plein écran

Posté le 14 oct, 2012 | Laisser un commentaire



C'est une production moderne et ambitieuse comme les aime Serge Dorny pour ouvrir la saison de l'Opéra de Lyon. 22 écrans synchrones des trois côtés de la scène, une projection géante de gratte-ciels new-yorkais en noir et blanc et les meurtres qui se déroulent par écran interposé signés de personnages fantômes qui quittent le plateau pour se retrouver dans le monde virtuel d'images en négatif comme chez Brian De Palm. Le dispositif imaginé par le metteur en scène Ivo Van Hove, trop rarement invité en France, est franchement génial. Mais il ne se contente pas d'une simple modernisation (les sorcières en spin doctors !), il offre

une vision de l'oeuvre cohérente. Celle d'un Macbeth englouti dans le pouvoir de la finance, noyé dans au monde déréalisé par l'inflation conjuguée des écrans et de l'appât du gain. C'est on ne peut plus intelligent, tout comme la direction d'acteurs qui fait entrer la femme de ménage dans les bureaux sur le thème somnambule de Lady Macbeth, ou les enfants sur une projection de dessins animés comme autant d'images au bonheur révolu.

Drôle de drame

La distribution est parfaite, du Macbeth solide et vulnérable d'Evez Abdulla à la terrible Lady Macbeth de Iano Tamar, écartelée entre la simple conversation et les acrobaties techniques redoutables d'un des rôles les plus ingrats du répertoire. En un air d'anthologie, le Macduff de Dmytro Popv, jeune ténor ukrainien, est la révélation d'un cast qui ne comprend pas un seul nom italien pour chanter du Verdi ! Seule la direction de Kazuchi Ono déçoit en bien comme disent les Suisses, cristalline, soignée, mais manquant singulièrement de contrastes surtout dans une oeuvre où cette jouissance du drame propre à Verdi, toujours au bord de la comédie, s'en donne à cœur joie. Même les choeurs, vocalement toujours aussi excellents, semblent un peu éteints dans leur grand air du deuxième acte, *Patria Opressa*. Un deuxième acte qui nous aura aussi un peu laissé sur notre faim côté mise en scène. En faisant entrer les Indignés de Wall Street et son cortège d'amalgames (de Martin Luther King à Greenpeace en passant par les pirates Anonymous, n'en jetez plus !), Ivo Von Hove semble finalement choisir le simplisme un peu démagogique après avoir entretenu la polysémie d'une oeuvre autrement plus énigmatique. Le *Macbeth* de Verdi comme de Shakespeare était davantage une oeuvre sur la vanité de toute chose, plutôt qu'un éloge facile du pouvoir pour tous. Drôle de fin pour un aussi beau spectacle.



Luc Hernandez

Macbeth de Verdi à l'Opéra de Lyon jusqu'au 27 octobre.www.opera-lyon.com

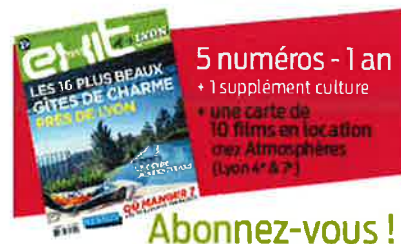
Photos

Iano Tamar (*Lady Macbeth*) et Evez Abdulla (*Macbeth*) dans la scène de somnambulisme.Dmytro Popov (*Macduff*) dans son air d'anthologie au deuxième acte.

Tags: Kazushi Ono, Macbeth, Ono, Opéra de Lyon, Verdi

Commenter via facebook

Pour ne rien manquer de l'actualité culturelle en région lyonnaise !



Deviens Fan



Infos

À propos

Abonnements

M@cbeth

Article publié le Dimanche 14 octobre 2012 par Pascale Clavel Petit Bulletin n°684

L'opéra ouvre sa saison sur l'un des titres verdiens les plus difficiles à mettre en scène, à chanter et à diriger. Le pari était osé mais tout était réuni pour que spectacle soit total. La Première a cependant laissé un goût amer. Pascale Clavel

• [Macbeth](#) • [Kazushi Ono](#) • [Ivo Van Hove](#) •



Côté fosse, le compte est bon ; Kazushi Ono à la baguette obtient de l'orchestre un jeu d'une souplesse et d'une élégance incomparables. Avec sa lecture toute enflammée, Ono appose le cachet de l'authentique grandeur verdienne : la musique est mise en valeur jusque dans les moindres recoins, dans les nuances les plus fines comme dans les explosions les plus folles.

Les chœurs, un peu ridiculisés par des costumes à l'avenant, gris bleu, sévères et serrés (n'est pas Pina Bausch qui veut), ont été quant à eux d'une belle homogénéité et d'une précision toute remarquable. La distribution, qui fait appel à des artistes plutôt confidentiels pour les rôles titres, est assez hasardeuse : Evez Abdulla incarne un Macbeth honnête sans plus et Iano Zanellato campe une Lady Macbeth crédible sur le plan scénique, moins sur le plan vocal. Tous deux ont mis plus d'un quart d'heure à trouver leur voix et se sont régalés tour à tour dans ces vocalises dont seul Verdi a le secret.

Des écrans très plats

Ivo van Hove voudrait nous faire croire qu'il adopte une véritable audace – qui n'en est vraiment plus une : celle de transposer l'intrigue de *Macbeth* dans une agence de notation en plein cœur de New-York. Des écrans plats, un personnel qui s'agite iPad à la main où téléphone portable greffé à l'oreille... Rien n'en sort pourtant. Quant au travail du vidéaste Tal Yarden, il souligne, surligne, stabilote à l'excès ce qui se passe sur le plateau. Nous ne sommes plus à l'époque du *Saint François d'Assise* de Messiaen, à l'Opéra Bastille, en 1992, lorsque Peter Sellars remplissait l'espace de plus d'une centaine de téléviseurs...

L'usage de la vidéo en 2012 se doit d'être encore novateur où ne pas exister. Ivo van Hove n'est pas allé au bout de sa démarche, on s'ennuie par le regard, même si on reste émerveillés par la musique de Verdi, par tout ce qui jaillit de la fosse. Macbeth veut le pouvoir, Lady Macbeth veut être reine et cela suffit à Ivo van Hove pour se dire que « *dans le monde actuel, c'est le règne de l'argent, des affaires qui régit tout, les politiques comme les peuples. Alors il faut situer l'action de nos jours. Je suis convaincu que si Verdi avait écrit Macbeth aujourd'hui, il l'aurait fait dans le monde des affaires.* » Au cours de cette soirée, l'élégance du discours était pourtant du côté de Kazushi Ono, chef d'orchestre au service d'une partition sublime.

Macbeth

À l'Opéra de Lyon, jusqu'au 27 octobre



concertclassic.com

LE JOURNAL

Rédacteur en chef : Alain Cochard

► ACTUALITE

17 Octobre 2012 - *Macbeth* à l'Opéra de Lyon - Drastique et cohérent - **Compte-rendu**

Une salle de marchés à Wall Street, voici le cadre qu'Ivo van Hove destine au *Macbeth* de Verdi. Transposition inévitable pour ce drame du pouvoir, mais surtout proposition implacablement efficace car le vidéaste belge inféode le strict décor de Jan Versweyveld à la projection des images de la vidéo-surveillance qui révèlent en temps réel les meurtres perpétrés par le couple infernal. Cet envers du décor rend l'ouvrage totalement lisible même pour le néophyte, et ce souci pédagogique est assez rare dans la mise en scène contemporaine pour être souligné.

On est pris par cette relecture drastique, qui se démarque pourtant d'un certain *Regietheater*, et à laquelle ne manque qu'une direction d'acteur plus fine – ici Tcherniakov reste décidément imbattable - d'autant que la soirée est également réussie pour ce qui est de la musique. Kazuchi Ono conduit avec un sens des respirations musicales et une subtilité dans les dynamiques ce *Macbeth* que beaucoup violentent à loisir. Patiemment et avec style il construit un crescendo dramatique clouant.

La distribution est finement appariée, même si Iano Tamar, qui chanta le rôle à la Scala à la demande de Riccardo Muti, prend un peu de temps pour entrer dans son personnage et dans sa voix : sa lettre la montre exposée, mais ensuite son impeccable mezzo offre un portrait saisissant de Lady Macbeth, manipulatrice avant tout.

Perdu dès ses premiers mots, le Macbeth d'Evez Abdulla possède exactement le grand baryton gorgé d'harmoniques que voulait Verdi, sinon le mordant des mots qu'on trouvera plutôt au Banquo de haute tenue signée par Riccardo Zanellato. Equipe de chant exemplaire, avec une mention toute spéciale pour le Macduf de Dmitro Popov et pour la Suivante de Kathleen Wilkinson.

On sortait du théâtre avec le sentiment d'avoir enfin vu une proposition cohérente et totalement renouvelée de l'opéra de Verdi, cet auteur si cruellement malmené par les metteurs en scène depuis quelques années. Tentez l'expérience.

Jean-Charles Hoffelé

Giuseppe Verdi : Macbeth - Lyon, le 13 octobre, prochaines représentations les 15, 17, 19, 21, 23 et 27 octobre 2012
www.opera-lyon.com

> [Vous souhaitez répondre à l'auteur de cet article ?](#)

> [Lire les autres articles de Jean-Charles Hoffelé](#)

Photo : Jean-Pierre Maurin

concertclassic.com © 2001

Salve, o Macbeth ? Non, Salle des Marchés !

par Laurent Bury

17.10.12



A notre époque éprise de transposition contemporaine, que faire des sorcières de *Macbeth* ? Que peuvent-elles devenir dans notre univers ? Surtout, s'est demandé **Ivo van Hove**, que signifient aujourd'hui l'ambition et le désir du pouvoir ? Curieusement, le metteur en scène flamand a décidé que la politique n'était plus leur domaine, mais bien plutôt la finance. L'opéra de Verdi se trouve donc projeté dans le monde des boursicoteurs, et tout le drame se joue dans une sorte de salle des marchés, dont les employées rivées à leurs écrans, portables et autres tablettes sont en fait les sorcières. Pourtant, à part le moment où elles se déchaînent contre une malheureuse technicienne de surface presque constamment en scène, leur attitude n'a rien de bien redoutable. Et si Macbeth est un spéculateur, que devient donc le roi ? Une sorte de Bernard Madoff, peut-être, ou de patron du FMI. Mais alors, pourquoi l'assassiner à coups de couteau ? Dans ces milieux, on ne fait pas couler le sang : on ruine les gens, ou on les « tue » par quelque scandale bien croustillant. Au terme du banquet, les employés donnent leur démission au nouveau roi Macbeth et, alors qu'ils se gaussaient peu auparavant de ces inadaptés qu'étaient à leurs yeux les SDF, ils se transforment en Indignés du mouvement « Occupy Wall Street », menés par un Malcolm en tee-shirt et baskets – jusque-là, tout le monde arborait l'uniforme des employé(e)s de bureau – et ils finiront par s'installer dans la fameuse salle des marchés avec leurs pancartes et leurs banderoles, leurs guitares et leurs casseroles de soupe, dans une atmosphère bon enfant où Macbeth ne meurt pas mais est simplement le témoin impuissant de leur (éphémère ?) triomphe. La sauce ne prend hélas pas tout à fait, et l'on en vient à se demander si Ivo van Hove n'a pas succombé à ce qui fut un temps le péché mignon de Peter Sellars : utiliser un opéra pour représenter des phénomènes du monde moderne avec lesquels ladite œuvre lyrique n'a qu'un lointain rapport (on pense notamment à un *Rake's Progress* où Sellars avait choisi de dénoncer les abus du système pénitencier américain). Certains détails incongrus enravent le mécanisme (que vient faire dans cet univers électronique la bougie allumée à l'avant-scène ?), des pistes sont ébauchées mais laissées en suspens (les Macbeth semblent avoir une fille adolescente qui joue à la sorcière montée sur un balai, qui dort sur un canapé dans la pièce où le roi Duncan est tué, et qui s'enfuit aussitôt après), et la présence de la femme de ménage africaine, témoin muet de la plupart des scènes, n'apporte pas grand-chose à l'action. L'usage de la vidéo est cependant parfaitement maîtrisé, avec de bonnes idées comme la projection sur les murs du décor de ce qui se passe hors-scène (les meurtres de Duncan et de Banquo) ou des différentes apparitions convoquées par les sorcières, personnages façonnés à partir de ces chiffres obsédants qui ne cessent de s'agiter sur les écrans.

La réalisation musicale laisse elle aussi un sentiment mitigé. **Kazushi Ono** donne parfois l'impression de brutaliser un peu la partition, sans toujours bien maîtriser ses troupes (les bassons notamment font des entrées trop sonores). Quant aux chanteurs, le premier acte laisse craindre le pire : chez Lady Macbeth, des aigus systématiquement pris par en-dessous et émis à l'arrachée, chez son époux un timbre un peu engorgé, qui a tendance à abuser du murmure, sans doute pour se ménager en perspective de ce qui l'attend par la suite. La voix de **Iano Tamar** finit néanmoins par se chauffer, et malgré certains passages périlleux, elle atteint sans difficulté apparente les notes les plus hautes, qu'on aurait d'abord cru hors de sa portée. La fougue de l'interprète convient au personnage, peut-être moins fielleux ici qu'on ne l'a connu dans d'autres productions. Même problème de sérieux retard à l'allumage pour **Evez Abdulla**, qui alterne le meilleur et le pire : lorsque l'interprète est obligé de se donner à fond, la voix se libère et sonne comme un baryton Verdi, non sans des intonations véristes ou nasales assez déplacées. Aux côtés de ce couple Macbeth originaire respectivement de Géorgie et d'Azerbaïdjan, c'est aussi de l'ancienne URSS que viennent les autres protagonistes du drame : Ukraine pour **Dmytro Popov**, Macduff au matériau vocal solide mais aux sonorités excessivement slaves (il sera pourtant bientôt Rodolphe de *La Bohème* à Covent Garden), Russie pour le Malcolm de **Viktor Antipenko**, ténor aux moyens nettement moins conséquents, Turkménistan pour **Ruslan Rozyev**, médecin parfaitement inintelligible, dont les gromellements rappellent le cuisinier suédois du *Muppet Show*. A ce cast auquel semblent avoir participé toutes les anciennes républiques soviétiques s'ajoutent pourtant la suivante britannique de **Kathleen Wilkinson**, dont on avait apprécié les interventions dans le *Trittico* en février dernier, et le Banco italien de **Riccardo Zanellato**, très à l'aise dans un rôle trop court. A défaut de convaincre pleinement, ce *Macbeth* vaut du moins à l'Opéra de Lyon le mérite d'ouvrir la saison du bicentenaire verdien, dont on espère, sans trop y croire, en ces temps de disette vocale, qu'il nous vaudra quand même quelques belles soirées.

PER MACBETH UNA RIVOLUZIONE DI VELLUTO

Macbeth
opera in 4 atti
di Giuseppe Verdi

Libretto di Francesco Maria Piave e Andrea Maffei dalla tragedia di Shakespeare (1605-6)
Prima rappresentazione: Firenze, Teatro La Pergola

organizzatore
Opéra de Lyon



Lyon: successo per lo spettacolo inaugurale firmato da Ivo van Hove

No, Macbeth alla fine non muore. Ma forse è addirittura peggio: dal suo ricco e tecnologico ufficio finanziario al cinquantesimo piano di un grattacielo di New York ora è un barbone come gli altri e i ragazzi di Occupy Wall Street gli offrono una coperta e una tazza di caffè. Il tema della stagione 2012/2013 della stagione dell'Opéra de Lyon è "Il potere" e giustamente Macbeth di Verdi ne è il titolo inaugurale. Per il regista belga Ivo van Hove "Il potere oggi è il potere economico, ed è molto più forte di quello politico. E qual è la contro forza che si oppone a quel potere? In tutto il mondo sono gli indignados, sono quelli di Occupy Wall Street, sono quelli che riflettono, sono dei filosofi, sono quelli che realizzano una rivoluzione di velluto". Così la shakespeariana Foresta di Birnam diventa un gruppo di ragazzi con tende e striscioni (c'è anche un significativo "Basta") che "occupa" senza violenza l'ufficio di Macbeth. Non è una semplice attualizzazione per stupire o provocare, quella di van Hove, ma un'occasione per riflettere sul male e sul potere di oggi. Le streghe non hanno pentoloni e scope ma computer e tailleur, Lady Macbeth, ovviamente, legge un email sull'Ipod e non una lettera cartacea, niente elmi o scudi ma doppiopetto e tacchi alti, gli assassini di Banco hanno caschi da moto e telefonini...La scena fissa, un ufficio con computer e telefoni, lascia spazio nella parte alta a tre giganteschi schermi che il regista usa genialmente: lì viene proiettato un film virato al negativo che ci mostra l'assassinio di Duncan e quello di Banquo, lì appaiono, come generate da un computer impazzito, le inquietanti figure create da numeri e lettere che

diventano le apparizioni che profetizzano il futuro, lì grattacieli e strade trafficate di New York fanno da sfondo all'azione. E la recitazione è curata nei minimi dettagli (anche perchè ci sono telecamere che riprendono i volti in giganteschi primi piani e il coro è straordinario a dare una personalità a ogni personaggio). Macbeth e la Lady sono sempre insieme: lei dominatrice e imperiosa, lui sempre più in preda a tic ossessivi (quell'aggiustarsi nevroticamente i capelli...), così le loro romanze non sono mai monologhi ma un continuo rivolgersi all'altro: straziante "Pietà rispetto e amore" cantata dal baritono quasi cullando la Lady. Uno spettacolo forte che riesce spesso ad emozionare anche grazie a un cast preparatissimo (Evez Abdulla, Riccardo Zanellato, Iano Tamar, Dmytro Popov) e alla guida attenta di Kazushi Ono. Successo vivissimo e si esce da teatro con un'immagine negli occhi: la nipotina di Duncan che gioca a fare la streghetta sintonizza i computer sui cartoni animati di "Sabrina, vita da strega" con grande disappunto della Lady, poi quella stessa bambina piangente abbraccia disperata Malcolm dopo l'assassinio del nonno: è la sete di potere che ferisce anche gli innocenti.

Susanna Franchi

data prima

13 Ottobre 2012

scheda cast

Evez Abdulla (Macbeth), Riccardo ZanellaTo (Banco), Iano Tamar (Lady Macbeth), Dmytro Popov (Macduff)

regia

Ivo van Hove

direttore

Kazushi Ono



KlassikInfo.de

Das Online-Magazin für
klassische Musik / Oper / Konzert

Occupy Macbeth



Iano Tamar (Lady) und Evez Abdulla (Macbeth) Foto: Jean-Pierre Maurin

Die Opéra de Lyon eröffnete die Saison 2012/13 mit Verdis "Macbeth" im Setting der gierigen Finanzwelt

(Lyon, 14. Oktober 2012) Der Macht ist die soeben eröffnete Spielzeit der Opéra de Lyon gewidmet. Serge Dorny will im zehnten Jahr seiner Intendanz in Lyon sein spektakulär gestaltetes Haus zu einem Ort machen, an dem die Spannungen zwischen Macht und Ohnmacht, denen der Mensch von Geburt an ausgesetzt ist, zur Diskussion gestellt werden. Macht der Herrscher, Macht des Glaubens, Macht der Natur, die Macht des Todes und sogar - in der Oper - die Frage nach der Macht der Musik oder der des Wortes. Ein Festival im März 2013 wird sich mit "Recht und Unrecht" beschäftigen.

Den Auftakt machte am Samstag eine Oper, die wie kaum eine andere die Fährnisse der Macht zum Gegenstand hat: Verdis "Macbeth". Bekanntlich hat der shakespearsche General Macbeth, der, angetrieben durch seine Frau, durch systematisches Morden die Königswürde an sich reißt, nur kurz Freude an seiner neuen Macht-Position. Die Skrupel beginnen an ihm zu nageln, die Geister seiner Opfer suchen ihn heim, der Wahnsinn greift um sich. Letztlich war es kaum einem Tyrannen vergönnt, in Frieden, zumindest in Seelenfrieden, zu sterben. Aber was nützt das seinen Opfern? Sowohl bei Shakespeare als auch bei Verdi gibt es zumindest den Trost, dass der Tyrann an seiner eigenen Tyrannei zugrunde geht und dass nach ihm die Hoffnung auf Freiheit keimt. Dass immer neue Tyrannen auftauchen, ist wohl ein weiterer Beleg dafür, dass der Mensch aus der Geschichte nichts lernt.

Wie verbreitet man die Botschaft? Musikalisch mit Solisten sowie Chor und Orchester des Opernhauses unter der Leitung des seit 2008 amtierenden Chefdirigenten Kazushi Ono - hervorragend. Ono pflegt ein aufgeklärtes Verdi-Bild, wie man es sich im Lichte der historisch informierten Aufführungspraxis wünscht. Kein "Originalklang", aber ein äußerst fein texturiertes Klangbild, in dem die Musik ihre Kraft ganz aus Verdis Satzkunst, seiner Raffinesse der Farbenmischung, seinem tiefen Verständnis für den Kontrapunkt und der fundamentalen Wirkung harmonischer Wendungen schöpft. Kein Schwulst, kein Stöhnen, kein Schluchzen, dafür ein glasklares Klingen, bei dem jeder Ton wie der Tropfen eines magischen Trankes auf die Seele wirkt. Das ist so ausgezeichnet gelungen, dass man im ohnehin schwarz ausgestatteten Zuschauerraum immer wieder gerne die Augen schließt, um nur zu lauschen, um gleichsam mit den Ohren zu schauen.

Auch die Solisten, der aus Aserbaidschan stammende Bariton Evez Abdulla in der Titelrolle, die Georgierin Iano Tamar als Lady, der Italiener Riccardo Zanellato als Banco, der Ukrainer Dmytro Popov als Macduff und, last but not least, der russische Tenor Viktor Antipenko als Duncans Sohn Malcolm musizieren auf dieser Linie: große, energiegeladene Stimmen, die mit großer Disziplin und Sinn für die Nuancen geführt werden. Es brauchte hörbar eine Weile, bis alle ihre Position gefunden hatten, bis die Stimmen in Zaum gebracht waren, aber dann saß Kazushi Onos Botschaft: Verdi ist zwar große Sangeskunst, aber es ist auch große Kunst des Zusammen-Singens und Zusammen-Musizierens.

Und so wird Verdi richtig spannend, wenn er aus der Kraft und dem Können seiner Tradition und Vorgänger schöpft und mit

diesen Mitteln den Aufbruch in die Zukunft modelliert. "Macbeth", 1847 entstanden und 1865 durch weitreichende Revisionen in die heute bekannte Form gebracht, ist genau an dieser Schnittstelle. Sie erprobt mit dem "Recitativo cantando" Verdis Art der "unendlichen Melodie", während die geschlossenen Arien noch die ganze Kraft und Schönheit des italienischen "Melodramma" entfalten. Sehr gut einstudiert und geführt ist der in dieser Oper sehr bedeutende Chor. Dessen Chef Alan Woodbridge arbeitet mit dem Chor der Opéra de Lyon mehr die Tugenden eines Konzertchores heraus, vor allem Homogenität und Charakter der einzelnen Stimmgruppen. Der Ertrag ist eine lebendige Deklamation und die Wahrnehmung des Chors als ein Ensemble, das dem Orchester ebenbürtig ist.

Bei Kazushi Ono laufen alle Fäden zusammen und es ist keine Überraschung, dass gerade ein aus Japan stammender Dirigent die großen Qualitäten der Partitur herauszuarbeiten weiß. Größere Vertiefung, differenziertere Sicht auf das Innenleben ist oft japanischen Musikern zu eigen.

Bühnenregie führte der belgische Regisseur Ivo van Hove. Van Hove ist Intendant des größten Theaterensembles der Niederlande, Toneelgroep Amsterdam, und gern gesehener Gast an den Opern- und Theaterbühnen. In München zeigt er seine Arbeiten an den Kammerspielen, das erste Mal mit "Ludwig II" nach Visconti, danach Hedda Gabler. 2013 wird er dort "Seltsames Intermezzo" von Eugene O'Neill inszenieren.

"Ich habe darüber nachgedacht, was Macht heute bedeutet", wird van Hove im Kontext des "Macbeth" zitiert; "In Europa beherrschen Finanz- und Geschäftswelt die Politik." Und er bezieht sich, zusammen mit seinem Bühnenbildner Jan Versweydweld, auf einen Film, "Margin Call" von J.C. Chandor, der den Machtkampf der New Yorker Händler während der Krise 2008 zeigt. Das Macbeth-Personal sollen nun also Finanzjongleure sein, die sich erst die Konkurrenz und schließlich sich gegenseitig vom Hals schaffen. Anstatt im Schloss trifft man sich in einer Art Trading Room im 50. Stock eines Hochhauses in New York, der Blick geht statt in die Wälder Schottlands in die Schluchten der Metropole und ringsum strahlen die Bildschirme, zunächst mit Kurven, später mit Gespenstern. Zeichen der Macht sind nicht Robe und Krone, sondern Anzug und Cocktailkleid.

So weit, so gut. "In der Opernwelt muss ein Regisseur den Komponisten als ersten Regisseur anerkennen", bekennt van Hove. Das kann auch die schickste Ausstattung und der kühnste Zeitensprung nicht vergessen machen oder umgehen. Das in Musik gesetzte Werk fordert sein eigenes Recht. Es hat seine eigene Dramaturgie, zeichnet seine eigenen Personen, es führt zu eigenen Konsequenzen. Somit bleibt Verdi auch im 21. Jahrhundert und im 50. Stock Verdi, und Shakespeare bleibt Shakespeare. Es geht um den Verfall des Menschen durch die Macht. Dieser Vorgang ist zeitlos, er prägt die Geschichte der Menschheit und es ist den großen Künstlern beschieden, Momente aus der Geschichte als exemplarisch herauszugreifen, sie gleichsam an die Zeit zu heften und damit zu sagen: Seht her ihr Menschen, so war es, so ist es und so wird es immer bleiben.

Daher, ehrlich gesagt, ist es ziemlich egal, in welches Dekor man die Story steckt. Solange die Darsteller zeigen können, was mit den Menschen der Geschichte passiert und was in ihnen vorgeht, ist das nachrangig. Man hat nicht den Eindruck, dass die Szenerie in der Bankenwelt der Gegenwart irgendeinen "Mehrwert" liefern würde. Man hat eben nur vermieden, die Oper in ihrer vermeintlichen eigenen Zeit zu zeigen, was in der Regel auch nur peinlich wird. Natürlich ist es denkbar, dass ein Finanzhai seine Helfer ausschickt, den möglichen Konkurrenten (Banco), wie hier gezeigt, in der Tiefgarage abstecken zu lassen und natürlich kann es eine schick gestylte Lady im Cocktailkleid sein, die ihn zu noch mehr Gier und Morden anstiftet. Aber bei großer Kunst geht es nicht um die Oberfläche. Es geht ums Ganze.

Deshalb wird van Hoves Inszenierung immer da am stärksten, wo er die Protagonisten herausnehmen, vom Drumherum freistellen und sie gleichsam in der Nacktheit der Seele zeigen kann. In den großen Duetten von Lady und Macbeth, in den Szenen des Wahns, Macbeth im Finale des zweiten Aktes, der Szene Macbeths im dritten, der Schlafwandelszene der Lady und der darauffolgenden Szene Macbeths im vierten Akt. Da mobilisiert van Hove in den Sängern ganz die Schauspieler, damit sie mit höchster Intensität zeigen, in welche Verzweiflung die Machthaber von ihrem eigenen Wahn gestürzt werden und welche Qualen auch sie dabei durchmachen.

Sehr eindringlich gelang auch die abstrakte Darstellung der Hexen im dritten Akt. Auf den Bühnenwänden schimmert grün als wogender Nebel die Projektion von Zahlen. Aus dem Zahlennebel formen sich jene Gestalten, die Macbeth wahrnimmt und die ihm die Zukunft vorhersagen. Da gewinnt das Dekor auf einmal ästhetische Form und wird zu einer gestalterischen Größe.

Letztlich blieb van Hove nichts anderes übrig, als mit Shakespeare und Verdi bei den Menschen zu bleiben, und da er diese Kunst beherrscht, gelingen Momente großer Berührung und der Nähe zum Schicksal der an ihrer Gier gescheiterten Usurpatoren. Ob Herzöge, Diktatoren oder Finanzmakler: zum Mörder wird immer ein Mensch.

Bei seiner Bearbeitung 1865 entschied Verdi, dass am Ende das Gute siegen sollte. Bei Verdi sind es die Engländer, als Wald verkleidet. Bei van Hove ist es die Straße, die Bewegung "Occupy Wall Street". Die Occupisten erstürmen den Trading Room, breiten ihre Zelte und Transparente aus und feiern ihren jugendlichen Anführer Malcolm, dem die Tenorrolle auch in diesem Setting sehr gut steht. Wald oder Occupy, ist das die Zukunft? Das eine ist genauso fraglich wie das andere, und so bleibt auch dieser Schluss offen und vage. Wie es sich zeigt, liefert van Hoves Sicht auf "Macbeth" aber doch mehr Stoff zum Nachdenken, als die schicke Oberfläche zunächst vermuten lässt.

Laszlo Molnar

Weitere Aufführungen: 17., 19., 21., 23., 25., 27. Oktober 2012
online seit 16-10-2012



Les Indignés de Macbeth © Jean-Pierre Maurin

Macbeth à l'opéra de Lyon: les Indignés envahissent la scène

Par Franck Giroud

Publié aujourd'hui à 18H19

[Recommander](#)

0

Tout le monde le sait le vrai pouvoir aujourd'hui n'est plus politique, il est financier. Voilà ce que nous dit Ivo van Hove, le metteur en scène de la très efficace et très pertinente version de « Macbeth » de Verdi créé à l'opéra de Lyon pour sa rentrée lyrique.

Le drame moyenâgeux inspiré de Shakespeare et adapté par Verdi au milieu du XIXe siècle se retrouve catapulté en pleine salle des marchés boursiers d'une mégapole qui pourrait être New York. Ecrans vidéo indiquant l'évolution des cours de la bourse tout autour de la scène, téléphones portables, tablettes, pour le décor et les accessoires. Costumes cravates, tailleurs strictes pour les chanteurs, bienvenue dans l'univers impitoyable de la finance. Ivo van Hove transpose ainsi radicalement les complots et meurtres du couple Macbeth et entraîne les chanteurs à entrer totalement et avec talent dans ces personnages revisités.





Macbeth en salle de Bourse © Jean-Pierre Maurin

Evez Abdulla en Macbeth tout en retenus développe une belle voix de baryton, Iano Tamar en Lady Macbeth se révèle une mezzo tragédienne et machiavélique, sans oublier le ténor Dmytro Popov en Macduff et la basse Riccardo Zanellato en Banco.

Banco, c'est le cas de dire pour cette combinaison gagnante d'un plateau vocal, une fois n'est pas coutume, sans faille. Le chœur impeccable vient ajouter toute la puissance à cette œuvre de Verdi peu entendue sur la scène lyonnaise.



Macbeth, le chœur © Jean-Pierre Maurin

Kazushi Ono à la tête de l'orchestre de l'opéra adopte une direction rude, sans lyrisme excessif, tentation fréquente des orchestres sur la musique verdien.

Cette âpreté convient parfaitement à la prise de partie proposée par l'équipe du metteur en scène flamand, Ivo van Hove. Les images nourries de cinéma, clin d'œil à Matrix ou aux sorcières des dessins animés, enferment et dominent l'action par des vidéos géantes

projetées sur le haut des trois côtés de la scène. Elles nous montrent aussi en noir et blanc, les meurtres censés être hors champ selon le livret de l'opéra.



Macbeth © Jean-Pierre Maurin

De la volupté du pouvoir dans laquelle se vautre Lady Macbeth, au royaume devenu un repaire de brigands, l'action va faire pénétrer l'actualité avec à-propos sur la scène. Le peuple triomphe de ces luttes de pouvoir au travers de ces manifestants d'Occupy Wall Street, ces « indignés à l'américaine » qui envahissent la salle des marchés de la bourse. Elle donne ainsi à réfléchir à l'exercice des pouvoirs d'aujourd'hui. Un spectacle d'anthologie.



Macbeth © Jean-Pierre Maurin

« **Macbeth** » de Verdi à l'opéra de Lyon jusqu'au 27 octobre.

Saison der Opéra de Lyon eröffnet mit 'Macbeth'

Großer Moment aktueller Verdi-Rezeption

Das neblige Schottland des 11. Jahrhunderts hat ausgedient: Zur Saisonöffnung der Opéra de Lyon zeigt der flämische Regisseur Ivo van Hove Verdis 'Macbeth' im Hier und Jetzt eines neonbeleuchteten Großraumbüros, hoch oben in einem Wolkenkratzer der Börsenstadt New York.

In einer Zeit, in der die Politik angesichts der globalen Macht der Banken und Märkte versagt, sind die Hexen modische Finanz-Beraterinnen, die das unergründliche Auf und Ab der Börsenkurse auf ihren flackernden Bildschirmen in jene Orakelsprüche übersetzen, die über das Schicksal ganzer Nationen und Kontinente entscheiden.

Gegner Occupy Wall Street

Die dominanten Videoprojektionen (Tal Yarden) dieser Inszenierung verbinden das Großraumbüro (Bühne: Jan Versweyveld) mit der Außenwelt. Wenn nicht gerade wie im Film "The Matrix" bedrohlich leuchtende Ziffernfolgen auf die Bühne einstürzen, erlauben die monumentalen Projektionen Ausblicke in den unpersönlichen Dschungel der Großstadt oder bewegen sich fahrluhartig durch die Stockwerke des Wolkenkratzers – von der größten Machtfülle der letzten Stockwerke bis hinunter zu Verrat und Mord in der Tiefgarage.

Irgendwie logisch, dass Macbeth als Vertreter des neuen Raubtierkapitalismus bei van Hove seine Gegner in der Occupy Wall Street-Bewegung findet. Wie zuvor die Opfer Macbeths werden die Empörten der Straße von der Video-Regie mit monumentalen Großaufnahmen ins Zentrum der Aufmerksamkeit gerückt. Es sind diese Momente der Solidarität mit den Verlierern des Systems, die van Hoves Konzept auch da zusammenhalten, wo die Gleichung zwischen mittelalterlichem Feudalsystem und globalisierter Jetztzeit nicht ganz aufgehen will.

Sprengkraft entfaltet

Als von Zweifeln und Machthunger getriebener Macbeth, der bei van Hove durchaus nicht nur Spielball dunkler Mächte ist, entwarft Evez Abdulla am Premierenabend ein farbenreiches und dramatisches Portrait der Titelrolle. Stimmlich nahm er mit eindrucksvoller Energie und der nötigen Italianità für sich ein, blieb schauspielerisch jedoch hinter der Eindringlichkeit seines vokalen Engagements zurück.

Iano Tamar hingegen gelang darstellerisch in der Wahnsinnszene eine differenzierte Analyse der Lady Macbeth. Mit scharfen Spitzentönen, geringer Durchschlagskraft und wenig Agilität blieb die Sängerin jedoch vokal den dämonisch-dramatischen Passagen ihrer Rolle zu viel schuldig. Ein souveränes und elegantes Portrait des Banquo lieferte Riccardo Zanellato. Auch der Malcolm von Viktor Antipenko überzeugte. Zum sängerischen Höhepunkt des Abends wurde jedoch die von Dmytri Popov (Macduff) berührend gesungene Arie 'O figli miei'.

Kazushi Ono leitete Chor und Orchester der Opéra de Lyon mit Weitsicht und untrüglichen Theaterinstinkt. Rhythmisch vortrefflich, elastisch und wandelbar, zupackend und zartfühlend, deutete er 'Macbeth' als existenzielles Drama, das an diesem Premierenabend seine ganze Sprengkraft entfaltete. Ein großer Moment aktueller Verdi-Rezeption.

Macbeth à Wall Street

Lyon

Opéra

10/12/2012 - et 15, 17, 19, 21, 23, 25, 27 octobre 2012

Giuseppe Verdi : *Macbeth*

Evez Abdulla (Macbeth), Riccardo Zanellato (Banco), Iano Tamar (Lady Macbeth), Kathleen Wilkinson (Suivante de Lady Macbeth), Dmytro Popov (Macduff), Viktor Antipenko (Malcolm), Ruslan Rozyev (Un médecin), Kwang Soun Kim (Un serviteur), Jean-François Gay (Un assassin), Paolo Stupenengo (Une apparition), Marie Cognard (Une apparition), Charles Saillofest (Un héraut)
Ivo van Hove (mise en scène), Jan Versweyveld (décors et lumières), Wojciech Dziedzic (costumes), Tal Yarden (vidéo), Jan Vandenhouwe (dramaturgie musicale), Janine Brogt (dramaturgie)
Chœurs de l'Opéra de Lyon, Alan Woodbridge (direction des chœurs), Orchestre de l'Opéra de Lyon, Kazushi Ono (direction musicale)



(© Jean-Pierre Maurin)

Si elle n'est pas renseignée par l'histoire (récente) de la mise en scène, la transposition de *Macbeth* au pays de la finance semble tomber sous l'évidence, tant la soif de pouvoir du roi shakespearien s'apparente à la cupidité des traders. C'est d'ailleurs devant des écrans affichant courbes et graphiques que les sorcières apparaissent dès l'Ouverture. Chiffres puis lettres se donnent comme encodage de prophéties. Actualisation de l'Enfer, les salles de marché en sont aussi une métaphore. Loin de réduire le propos de l'opéra de Verdi, la relecture d'Ivo van Hove ne se limite pas à une simple adaptation sociopolitique et tire parti du décor standard dessiné par Jan Verweyveld dans lequel le spectateur se trouve plongé d'emblée en même temps que le drame. Ceignant le plateau, les panneaux pâles se font successivement réceptacles des oracles cryptés, chambres du château de Macbeth où le roi Duncan se fait assassiner en coulisses infrarouges tandis que ses enfants prennent la fuite, perspective urbaine condensant l'isolement du pouvoir avant d'être l'écran télévisuel où défilent les «indignés», traduction de l'avancée de la forêt de Birnam. Macbeth est alors déchu de son arrogance et se retrouve à la rue, une écuelle métallique à la main et une couverture pour tout bien de l'affameur devenu affamé – dans la version de 1865 remaniée pour l'Opéra de Paris, et donnée ici à l'exception du ballet, la mort du tyran est recouverte par la triomphale marche des libérateurs. Servie par une scénographie d'une grande cohérence – nonobstant quelques hors-champ acoustiques discutables pour les chœurs et le meurtre de Banco dans un parking –, l'interprétation du metteur en scène flamand sait lever les résistances à l'égard d'une critique sociale aussi juste que bien-pensante, franchise morale à destination de spectateurs nantis.

Macbeth à pâte riche et expressive, Evez Abdulla fait rayonner de sa voix à l'émission un rien épaisse la psychologie torturée du monarque. Matrone inflexible, Iano Tamar affirme dès son entrée l'autorité de Lady Macbeth. Son timbre sombre voire rugueux tire le rôle vers un soprano dramatique solide garantissant des vocalises d'airain au deuxième acte. La fragilité du personnage point à peine dans l'air du somnambulisme. Riccardo Zanellato témoigne d'un métier impeccable en Banco. Titulaire d'un rôle à l'homonymie contradictoire, Dmytro Popov éclate de vaillance en Macduff, quand bien même son intonation à la fois un peu postérieure et arrondie manque de naturel, ce qu'on ne saurait reprocher au Malcolm solaire de Viktor Antipenko. Kathleen Wilkinson convainc en soucieuse servante de la reine, à l'inverse du médecin de Ruslan Rozyev, avec son matériau consistant qu'il semble craindre de brûler en articulant. Mentionnons également la vigoureuse prestation des chœurs – toujours préparés avec soin par Alan Woodbridge – dont le rôle est conséquent, ainsi que cinq de leurs membres – Kwang Soun Kim, un serviteur, Jean-François Gay, un assassin, Paolo Stupenengo et Marie Cognard, deux apparitions, ainsi que le héraut de Charles Saillofest. A la tête de son Orchestre de l'Opéra de Lyon, Kazushi Ono cisèle une direction précise et analytique plutôt que cursive, privilégiant la sécheresse des couleurs à la continuité narrative.

Gilles Charlassier



Un Macbeth « militant » à l'Opéra de Lyon

mercredi 17 octobre 2012
par Emmanuel Andrieu



© Jean-Pierre Maurin

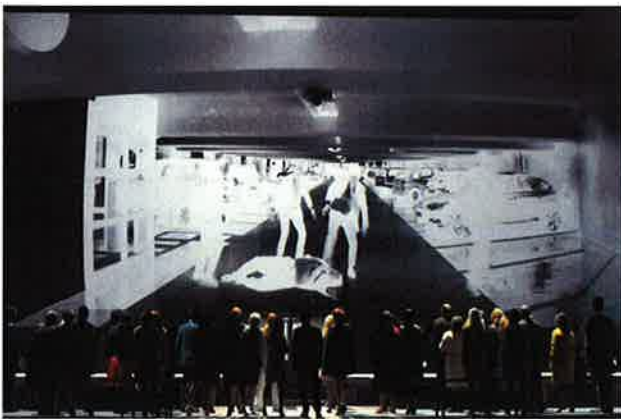
Auréolé de son tout récent succès avec sa lecture du rare autant que passionnant *Schatzgräber* de Franz Schreker à l'opéra Amsterdam, le metteur en scène belge Ivo van Hove livre, à l'opéra de Lyon cette fois, une vision du *Macbeth* de Verdi parmi les plus intéressantes, pour ne pas dire exaltantes, que nous ayons vu sur une scène lyrique.

Partant du postulat que le pouvoir aujourd'hui se trouve dans les mains des financiers, non plus des politiques, Ivo van Hove transpose l'action dans un building new-yorkais où s'affaire, au lever de rideau, une flopée de « businesswomen » (en lieu et place des sorcières du livret) rivées à leurs écrans pleins de courbes et de chiffres. Macbeth règne sur ce petit monde tiré à quatre épingles, du moins après le meurtre du « Big boss » (Duncan), tandis que Banco lui sert d'adjoint. Le meurtre de Duncan, comme plus tard celui de Banco, nous est révélé au travers d'images vidéo projetées sur les parois d'un décor unique - dépouillé, gris, austère et froid - conçu par Jan Versweyveld. Plus réalistes encore, les scènes du banquet et de la forêt de Birnam sont filmées en direct et imprimées en gros plans sur les murs. La scène finale est magistrale et bouleversante : le peuple opprimé, ce sont les laissés-pour-compte d'aujourd'hui, certains vivant dans la rue, innocentes victimes d'une crise provoquée par le Capital. Mais après le fameux « *Patria oppressa* », où le chœur se montre abattu et hagard, vient le temps de la révolte, relayée par des images d'« Indignés » défilant devant Wall Street. L'espoir renaît alors, d'un monde plus juste, d'une société plus humaine, d'une population à nouveau placée au centre et maîtresse de son destin. L'opéra (c'est la seconde version de 1865 qui a été retenue) s'achève ainsi par la joie irradiante - et communicative - du chœur. Une magistrale transposition à notre époque, aussi pertinente que réussie.



© Jean-Pierre Maurin

Malgré quelques fluctuations de la voix en début de soirée, le spectacle a été dominé par Iano Tamar qui a largement volé la vedette au rôle-titre. Dans la redoutable partie de Lady Macbeth, la soprano géorgienne - admirée in loco en Donna Elvira il n'y a pas si longtemps - fait valoir d'indéniables qualités dramatiques et un fort tempérament, tout autant qu'un profil vocal de grand relief. Le métal du timbre, d'abord, est idéal pour certains aigus à pleine voix. Le vibrato, ensuite, confère intensité et mordant à des pages telles que l'air d'entrée « *Vieni, t'affretta* ». L'incisivité de l'accent, également, sert admirablement les nombreux passages de récitatif. Enfin, sa scène de somnambulisme, couronnée par le contre-Ré bémol attendu, s'avère particulièrement poignante. Aux moments des saluts, le public a largement manifesté son plaisir devant une incarnation aboutie d'un des rôles les plus exigeants du répertoire.



© Jean-Pierre Maurin

Originaire d'Azerbaïdjan, le baryton Evez Abdulla privilégie les mezza-voce et autres smorzature, plutôt que les sonorités ouvertes et forcées que nous infligeons trop souvent, dans la partie de Macbeth, nombre de ses collègues. Mais en se montrant si soucieux de ligne et de beau chant, il manque de l'impact vocal requis par le rôle, l'acteur s'avérant, par ailleurs, d'un bien moindre charisme que sa consœur.



© Jean-Pierre Maurin

Riccardo Zanellato, déjà entendu dans le même rôle à l'opéra de Rome avec Muti à la baguette, est un excellent Banco, au timbre superbe, à la voix puissante, avec un grave rond et plein, même si l'émission reste encore à peaufiner. De son côté, le ténor ukrainien Dmytro Popov assume, avec une voix franche et vaillante, mais une émission brouillonne, l'air célèbre de Macduff, « *Ah, la paterna mano* ». L'équipe des comprimari est parfaitement choisie, avec une mention pour l'éclatant Malcolm de Viktor Antipenko.

Mais les triomphateurs absolus de la soirée restent pourtant le chœur et l'orchestre. Le premier a été saisissant d'engagement, en particulier dans le célèbre « *Patria oppressa* ». Il faut saluer ici le travail de précision accompli par Alan Woodbridge, à la tête du chœur maison depuis plus de quinze ans. Quant à l'Orchestre national de l'Opéra de Lyon, il a été, dans les mains de son directeur musical Kazushi Ono, un instrument parfaitement aux ordres, exemplaire dans les nuances les plus délicates comme dans les passages les plus spectaculaires.



© Jean-Pierre Maurin

Après un inoubliable *Parsifal* en mars dernier, le spectacle le plus enthousiasmant que nous ayons vu la saison passée en France, l'Opéra de Lyon confirme son excellence - et sa prééminence en Province, devant même le Capitole de Toulouse.

**Lecteurs, artistes, éditeurs, organisateurs de concerts, notre article vous a intéressé ?
Vous désirez l'insérer dans votre revue de presse ?**

"Nous serons ravis de le voir mentionné sur votre site internet. Vous pouvez, sans autorisation préalable de notre part, en extraire de courtes citations, à la condition expresse qu'un lien *fonctionnel* soit fait vers notre site.

En cas de citation sur un support papier, les noms de l'auteur et de notre site doivent être obligatoirement mentionnés.

Pour toute précision, n'hésitez pas à contacter notre rédaction : richard.letawe(at)classiqueinfo.com"

- Lyon
- Opéra
- 13 octobre 2012
- Giuseppe Verdi (1813-1901), *Macbeth*, Opéra en quatre actes. Livret de Francesco Maria Piave et Andrea Maffei, d'après la tragédie de Shakespeare.
- Mise en scène, Ivo van Hove ; Décors et lumières, Jan Versweyveld ; Costumes, Wojciech Dziedzic ; Vidéo, Tal Yarden. Evez Abdulla, *Macbeth* ; Iano Tamar, *Lady Macbeth* ; Riccardo Zanellatto, *Banquo* ; Dmytro Popov, *Macduff* ; Viktor Antipenko, *Malcolm* ; Kathleen Wilkinson, *Suivante de Lady Macbeth* ; Ruslan Rozyev, un Médecin.
- Chœurs de l'Opéra national de Lyon. Chef des chœurs, Alan Woodbridge.
- Orchestre de l'Opéra national de Lyon
- Kazushi Ono, direction